

## Laforgue « Dans la rue » / lecture analytique 1 séquence 4

### Clés pour analyser ce poème : les procédés d'écriture principaux

- L'opposition entre les quatrains et les tercets
- Bien faire apparaître les champs lexicaux essentiels : la ville (décor / personnages / bruits) ; l'opposition monde terrestre / céleste ; le lexique du temps
- Relever et commenter les images : animalisation (quatrains) ; allégorie (dernier tercet)
- La situation d'énonciation : absence du « je » du poète ; apparition du « vous » (les « étoiles ») et du « tu » (la terre) dans le dernier tercet.
- Les sonorités : dureté des « r » v1 ; allitérations des nasales v3 ; dentales et fricatives du second quatrain. Musicalité qui renvoie à une chanson des rues (complainte)
- Le rythme du dernier vers 4/4/4

### Mots-clés

Sonnet ; complainte populaire ; modernité ; décadence ; élégiaque ; onirique.

#### I) Le poète décrit dans les quatrains une rue dans un Paris décadent

Dans les quatrains, le poète décrit une rue de Paris. Il ne se met pas en scène : aucune marque de pronoms de discours, seule la troisième personne est utilisée, comme si le poète souhaitait établir une distance entre la ville et lui.

Le champ lexical de la ville domine : « trottoirs », « fiacres », « réclame », « cafés », sans compter le titre « dans la rue ». La vie humaine est également présente à travers certains personnages et les bruits de la rue. Nous pouvons en effet classer les mots apparaissant dans les quatrains en trois catégories :

- Le décor : « trottoir », « arbres rabougris », « fiacres », « journaux », « réclame », « cafés », « absinthe ». Il correspond au Paris de la fin de XIX<sup>ème</sup> siècle, à l'aube de la modernité comme en témoigne la présence des journaux et de la réclame. C'est une rue en mouvement : les termes « trottoir », « fiacre », « rue » connotent des déplacements, une certaine agitation. Nous remarquons l'opposition entre le champ lexical de la construction et la nature, limitée aux « arbres rabougris ». Il s'agit d'un monde qui limite le naturel et même l'écrase. L'allitération des « r » au vers 1 produit un effet de dureté qui souligne cet écrasement. Les « cafés » et « l'absinthe » connotent une certaine ivresse mais dans un contexte malsain. Le « trottoir » mis en relation avec les « catins » dénote la prostitution ; « réclame » et « tarifant » soulignent l'importance de l'argent.

⇒ Le décor semble étouffer le naturel, il privilégie le culturel ; il apparaît agité, en mouvement, marqué par l'ivresse et l'importance de l'argent.

- Les personnages : « mâles égrillards », « femelles enceintes », « hommes flétris », « œil vide et muet », « troupeau de catins », « lèvres peintes », « appas », « macabres houris ». « Mâles » et « femelles » présentent une distinction purement sexuelle qui animalise les passants. L'animalisation se relève dans plusieurs métaphores : « troupeau de catins » ; « œil vide et muet », « appas » qui peuvent évoquer des poissons (« appâts »). De nombreux termes ont des dénnotations sexuelles : « catins », « enceintes », « égrillards », « appas », « tarifant ». Cette sexualité apparaît bestialisante pour les femmes (il s'agit de « femelles » enceintes et non de femmes), avilissante (lexique de la prostitution et de l'argent) et même morbide (« macabres houris »). Les termes « défile » et « lèvres peintes » suggèrent que les prostituées forment un groupe indistinct, sans individualisation, exhibant l'artifice du maquillage. Pour les hommes aussi, la sexualité est donnée comme malsaine (« égrillards »). De ces passants se dégage une impression de tristesse, d'absence de vie : les hommes sont « flétris » comme des fleurs fanées, ils paraissent abrutis par l'alcool (v6), leur gaieté semble purement vulgaire (« égrillards ») et factice puisque liée à l'absinthe. Les prostituées sont porteuses de mort, peut-être par allusion aux maladies vénériennes très répandues à l'époque faute d'hygiène (v8).

⇒ Laforgue fait le tableau d'une population très marquée par la débauche, par une sexualité vue de manière très négative (bestialisante, payante, malsaine et morbide), une population triste ou d'une gaieté factice et vulgaire. Elle apparaît paradoxalement artificielle et animale en même temps, comme si l'homme à force de s'éloigner de la nature finissait par y revenir, mais de façon totalement dégradée, par le seul biais d'un abrutissement.

- Les bruits : « orgue inconsolable », « ululant », « complaintes », « cris », (« réclames »). L'orgue inconsolable et les complaintes renvoient à une musique populaire marquée par la tristesse. Les « cris » suggèrent disharmonie et agitation. « Ululer » renvoie au cri de l'oiseau de nuit, de mauvais augure et introduit une nouvelle image animale. Les sonorités nasales du v3 miment le son plaintif de l'orgue. Cet instrument représente symboliquement le poète lui-même : sa poésie exprime sa complainte face à un monde dégradé et angeant.

⇒ Décor, personnages et bruits ont les mêmes caractéristiques : ils sont artificiels et animalisés à la fois ; agités et désordonnés, tristes ou animés d'une joie malsaine et vulgaire, vidés de leur vie. La vision de l'ensemble devient presque hallucinée : les hommes sont métamorphosés en animaux, les prostituées défilent de manière inquiétante. Toute la rue donne l'impression d'un univers décadent<sup>1</sup>. La rue décrite par Laforgue est donc un monde où règne une agitation négative qui laisse les hommes tristes et abrutis, ou dans une gaieté factice et malsaine. Elle est très marquée par une sexualité payante et malsaine. Dans sa vision, la rue est paradoxale : foisonnante de vie, elle laisse les êtres sans vitalité, allant même jusqu'à leur donner une allure macabre ; par excellence lieu de l'artifice, elle produit l'animalisation de ses habitants. Sa vision en devient presque fantastique à force d'être inquiétante : le Paris moderne est un Paris décadent pour Laforgue.

1. La « littérature décadente » désigne certaines œuvres de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle qui se distinguent par leur pessimisme, où les écrivains expriment, souvent avec ironie, une certaine angoisse métaphysique, allant de pair avec une interrogation sur les valeurs.

Décadence : le déclin, le début de la ruine.

## II) Le poète se réfugie dans une vision onirique exprimant son désir de pureté

Onirique : relatif au rêve.

Les quatrains s'opposent nettement aux tercets : le poète part de la description d'une rue citadine dans le présent pour s'échapper dans un univers apparemment totalement différent dans le futur. Sa présence se marque implicitement puisqu'il s'adresse à deux instances qu'il personnifie ainsi : les « *étoiles* » (v12) ; la « *terre* » (v13).

Le décor : dans les tercets, on observe d'abord une disparition du champ lexical de la ville, sauf Paris (« *Paris ne sera plus* ») mais qui est niée, au profit d'espaces naturels s'opposant au paysage urbain : terrestres (« *steppes* », « *déserts* ») ; célestes (« *étoiles* ») ; maritimes « *terrestre îlot* ». Ces espaces renvoient à l'univers (« *terre* », « *étoiles* », « *terrestre îlot* ») et connotent de grands espaces (« *steppes vastes* ») et s'opposent à l'univers fermé de la rue (« *trottoirs* », « *rue* ») représentent des espaces très délimités ; les « *cafés* » et les « *fiacres* » sont aussi des espaces fermés). Dans cet univers, nous observons une absence totale de vie humaine, seulement une présence animale avec les « *troupeaux* ».

Le temps : l'opposition au niveau de l'espace entre quatrains et tercets est redoublée par le contraste temporel : les quatrains sont au présent et renvoient à l'époque contemporaine du poète, soit la modernité ; les tercets évoquent un futur lointain « *dans mille ans Paris ne sera plus* ». Mais en même temps on observe une certaine constante du présent par la répétition de l'adverbe « *toujours* ». Le rêve de futur s'exprime dans les termes « *dans mille ans* », « *plus* », « *alors* ». Dans cette époque lointaine, nous remarquons une opposition entre le monde terrestre (« *terre* », « *steppes vastes* », « *désert* », « *troupeau* », « *Paris* », « *terrestre îlot* ») et le monde céleste (« *étoiles* »). Le monde terrestre suggère une absence de vie (« *steppes* », « *désert* »). Seule trace de vie, les « *troupeaux inconnus* ».

L'espace apparaît plat, lié au bas, à l'enlèvement comme le connotent les verbes « *s'enfoncé* », « *roulant* ». Une évolution est à noter du premier au second tercet.

L'élargissement de la vision : la vision présente un élargissement de la perspective depuis la rue jusqu'à la terre par rapport aux quatrains mais elle vient encore de l'intérieur dans le premier tercet : les troupeaux « *viendront* », ce qui suppose que nous sommes là. En revanche, l'expression « *tu seras loin alors* », « *terrestre îlot* » suppose une vision de l'extérieur. Le poète quitte la rue, l'espace, puis quitte la terre elle-même pour ne plus voir que depuis « *les étoiles chastes* » d'où il « *rêve* ». Il exprime ainsi son souhait de quitter le monde de l'enlèvement par le rêve ou la mort (« *dans mille ans* »).

La répétition de « *toujours* » souligne la constance du présent dans le futur. Paris « *n'est plus* » sous sa forme actuelle mais son évolution est logique. Certaines choses demeurent mais un peu modifiées. « *Troupeaux inconnus* » renvoie au « *troupeau de catins* », aux « *mâles* » et aux « *femelles* » ; le « *désert* », les « *steppes* » renvoient aux « *arbres rabougris* ». « *Désert* » connote aussi un certain orientalisme qui fait penser aux « *houris* ». La vie disparaît, s'enfoncé.

L'allégorie finale de la terre qui « *roule* » « *poussant [s]on vieux sanglot* » souligne un mouvement incessant, inutile puisque le globe est désormais privé de vie humaine, image tragique empreinte de tristesse. Le rythme ternaire du dernier vers, 4/4/4 suggère le roulement éternel de la terre (image du rocher de Sisyphe mais ... sans Sisyphe pour assumer la responsabilité du monde !). Le monde s'enlise, s'enfoncé déjà et continuera indéfiniment le même mouvement. La rue évoquée dans les quatrains n'est qu'une annonce du futur de la terre entière. Pour Laforgue, la modernité n'entraîne que la décadence, la perte des valeurs. Les tercets donnent la vision de ce vers quoi tend logiquement le monde moderne, la tension vers le néant. Seules les « *étoiles chastes* » (par opposition à la débauche de la rue) demeurent préservées : le poète les rejoint, regardant de loin la terre qui s'enlise.